

moyen de les y contraindre; pour les convaincre, je les priaï de lever les yeux et de regarder le pendu encore accroché à sa branche! Si nous n'avions pas hésité à supplicier un de nos hommes, nous hésiterions encore moins à tirer vengeance de ceux qui étaient, en réalité, la cause de sa mort, puisqu'ils avaient ouvert leurs portes toutes grandes pour recevoir un bien qu'ils savaient avoir été volé.

Une heure se passa pendant laquelle le village entier se ressentit de leur colère; puis ils vinrent me remettre cinq carabines et, à mon grand étonnement, m'en indiquèrent les vendeurs. S'il n'eût été impolitique de pousser les choses à l'extrême, et surtout si j'avais pu compter sur cinquante des miens seulement, j'aurais refusé d'accepter une seule de ces armes jusqu'à ce qu'on me les eût rendues toutes. A ce même instant, Ouledi, le fidèle patron de l'*Avance*, entra dans le campement; son embarcation était saine et sauve à la cale d'Ipoto, et ils avaient retrouvé, à 7 kilomètres de la station, nos six chefs absents à demi morts de fatigue et de faim.

Cette arrivée produisit une réaction dans nos sentiments. Le bonheur de savoir mes hommes si près de nous, la vue d'Ouledi, la conscience qu'après tout, et malgré la perversité de l'humaine nature, j'avais encore de fidèles compagnons, ... toutes ces impressions me laissèrent quelques instants sans parole.

Puis je contai notre histoire à Ouledi, qui se fit fort de vaincre les dispositions hostiles des Manyouema, et me demanda de ne pas revenir sur le passé : les mauvais jours avaient pris fin, et à l'avenir tout irait pour le mieux.

« Car assurément, cher maître, après la plus longue nuit vient le jour, et pourquoi pas le soleil après nos ténèbres? Rappelle-toi ces longues nuits et ces jours sombres que nous avons endurés ensemble quand nous percions notre route à travers l'Afrique! Et maintenant, que ton cœur se rassure : s'il plaît à Dieu, tous nos tourments vont être oubliés! »

Les coupables, solidement garrottés, furent mis en lieu sûr jusqu'au lendemain. Ouledi, avec ses façons franches et hardies, gagna tout de suite le cœur des chefs manyouema; ils vinrent nous apporter du maïs et nous faire des excuses, que j'agréai. Je fis distribuer le grain à nos gens, et cette journée,

qui avait failli tout perdre, se termina plus heureusement que son sinistre début ne l'avait fait présager.

Les chefs que j'avais envoyés en hérauts annoncer notre approche aux Manyouema ne nous rejoignirent que le dimanche 25. Hagards, blêmes et faibles, n'ayant eu pendant dix-sept jours pour toute nourriture que les maigres produits du désert, ils étaient encore plus humiliés de n'avoir pas réussi. Arrivés sur l'Ibina, qui coule du sud-est, à deux journées de marche de son confluent avec l'Itouri, ils l'avaient suivie jusqu'à l'embouchure; une pirogue trouvée par hasard les transporta sur la rive droite, où ils furent en grand danger de mourir de faim. Par bonheur, Ouledi les rencontra encore à temps et leur indiqua la route d'Ipoto; ils se traînèrent de leur mieux vers notre campement.

Le soir, Sangarameni, l'un des trois lieutenants du grand chef, revint de quelque razzia avec 15 superbes défenses d'éléphants. Il avait pénétré dans l'intérieur à la distance de 20 journées de marche, et aperçu, du haut d'une colline, une contrée découverte et herbue.

J'obtins, ce jour-là, assez de vivres pour distribuer à chacun des miens deux épis de maïs, et mettre de côté deux corbeilles destinées à la troupe de Nelson; mais on ne répondait pas encore à ma demande d'une escouade de secours.

Un de nos hommes avait été blessé à mort d'un coup de zagaie par les Manyouema, qui l'accusaient de voler du maïs dans les champs; un autre, pour le même motif, avait reçu 200 coups de fouet; nous en avions pendu un et fouetté une vingtaine pour vol de munitions. Ah! s'ils avaient voulu seulement raisonner et comprendre, comme la situation eût été autre!

Je les avais conjurés de prendre patience et bon courage, car je ne me tenais pas encore pour battu. « Ce n'étaient pas les Manyouema que je redoutais, mais eux qui préféraient les miettes jetées par ces brigands au salaire que leur vaudraient le travail et la fidélité. Les Manyouema leur donnaient un avant-goût de leur façon de procéder : tant mieux! Mais aujourd'hui les choses allaient prendre une meilleure tournure; les mauvais jours étaient passés. Nous n'avions plus qu'à nous remettre en marche et à fuir la région infestée par ces malandrins; en peu de temps alors, nous deviendrions aussi forts et robustes qu'eux. »



glissa dans nos rapports. Les ballots des blancs, pensaient-ils, contenaient des objets dignes d'être offerts aux Manyouema. Par malheur, les perles de première qualité, qui auraient suffi pour acheter toute leur provision de maïs, nous les avons perdues dans le naufrage d'une pirogue près des chutes de Panga, et, au-dessous du campement d'Ougarrououé, des déserteurs avaient emporté les burnous arabes soutachés d'or : plus de beaux vêtements, plus de beaux colliers précieux ! Donc, ils se mirent après nos hommes pour se faire livrer tout ce qu'ils possédaient : chemises, bonnets, robes, vêtements de coton, couteaux, ceintures. Nous n'avions rien à dire, ces objets leur appartenant en propre ; mais de plus pauvres parmi nos gens, voyant ces heureux vendeurs largement pourvus de mets succulents, commencèrent par leur porter envie, puis en vinrent à nous voler. Ils livrèrent aux exploiters fourniment, coutelas, baguettes de fusil et jusqu'à leurs remingtons. Ainsi, après avoir échappé aux tribus sauvages, à la famine et aux périls de toute sorte, nous étions maintenant menacés de devenir les esclaves des trafiquants arabes. Malgré ma promesse de payer chaque objet trois fois sa valeur après l'arrivée de l'arrière-garde, nous ne recevions plus que deux épis de maïs par tête et par jour, « un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! » ; ces cotonnades, où étaient-elles ? Je leur demandais seulement six épis de maïs par homme et par jour pendant les neuf jours de repos que je voulais donner à la caravane, mais ils se donnaient les airs de croire que nous étions venus dans la seule intention de les combattre. Trois carabines disparurent, et là-dessus nos chefs ne purent donner le moindre renseignement. Si réellement les Manyouema nous soupçonnaient de mauvais desseins, ils ne pouvaient mieux faire que d'acheter nos armes pour en arriver à nous dicter bientôt leurs conditions.

Le 21, six autres carabines ne se retrouvent pas. A ce taux, c'est, à courte échéance et sans rémission, la ruine de notre caravane, échouée au cœur de l'immense forêt et séparée en trois tronçons, dont l'un à l'est et l'autre à l'ouest n'attendaient leur salut que de notre intervention. Avancer ou battre en retraite était également impossible. Nous n'avions guère que le choix entre la mort et une soumission absolue au chef qui prétendait être désormais notre maître. Mais je résolus

de tenir tête au mauvais sort, soit en le provoquant immédiatement, soit en le détournant par une action prompte et énergique.

On fait l'appel ; les hommes qui ne peuvent présenter leurs armes sont garrottés et condamnés à recevoir vingt-cinq coups de fouet. Après beaucoup de bruit et de tapage, un des coupables allait subir sa peine quand un homme s'avance et demande à être entendu :

« Celui-ci est innocent ; maître. J'ai sa carabine dans ma hutte. Je l'ai enlevée hier soir à Djouma (un des cuisiniers), fils de Forkali, qui la vendait à un Manyouema. Djouma l'aura volée à cet homme. Je sais qu'ils disent tous qu'on leur a enlevé leur carabine pendant leur sommeil. Cette fois, c'est bien vrai ! » Pendant ce temps, Djouma avait pris la fuite, mais on le trouva caché dans un champ de maïs. Il nous dit qu'à l'instigation de son dénonciateur il avait volé deux carabines et les lui avait remises contre promesse de recevoir en échange une chèvre ou du blé ; la chose était peut-être exacte, car nos gens sont presque tous capables de jouer de semblables tours ; mais l'histoire était boiteuse, peu vraisemblable et fut rejetée. Un autre homme survint qui accusa Djouma de lui avoir dérobé sa carabine. Le fait ayant été prouvé et confessé par le malheureux cuisinier, celui-ci fut jugé et condamné à être pendu sur l'heure.

Il était donc manifeste que les Manyouema achetaient nos armes sous main pour quelques épis de maïs. J'envoyai chercher les principaux parmi les notables et demandai une restitution immédiate, les prévenant qu'ils auraient à subir les conséquences d'un refus. D'abord, ils se montrèrent fort irrités, chassèrent les Zanzibari du village, et tout annonçait une lutte qui pourrait amener le naufrage de l'expédition. Impossible de se fier à des hommes si complètement démoralisés par tout ce qu'ils avaient souffert et qui, capables de se vendre pour quelques épis de maïs, avaient perdu jusqu'au désir de défendre leur vie. Pour être brave il faut avoir le ventre plein. La mort était à peu près sûre d'avoir le dernier mot ; mais, de notre part, montrer trop de mansuétude n'eût été que reculer pour mieux sauter. Outre les onze carabines, nos gens avaient livré 5 000 cartouches. Je réitérai aux Arabes l'ordre formel d'avoir à me restituer le tout, sans quoi je saurais trouver un



moyen de les y contraindre; pour les convaincre, je les priais de lever les yeux et de regarder le pendu encore accroché à sa branche! Si nous n'avions pas hésité à supplicier un de nos hommes, nous hésiterions encore moins à tirer vengeance de ceux qui étaient, en réalité, la cause de sa mort, puisqu'ils avaient ouvert leurs portes toutes grandes pour recevoir un bien qu'ils savaient avoir été volé.

Une heure se passa pendant laquelle le village entier se ressentit de leur colère; puis ils vinrent me remettre cinq carabines et, à mon grand étonnement, m'en indiquèrent les vendeurs. S'il n'eût été impolitique de pousser les choses à l'extrême, et surtout si j'avais pu compter sur cinquante des miens seulement, j'aurais refusé d'accepter une seule de ces armes jusqu'à ce qu'on me les eût rendues toutes. A ce même instant, Ouledi, le fidèle patron de l'*Avance*, entra dans le campement; son embarcation était saine et sauve à la cale d'Ipoto, et ils avaient retrouvé, à 7 kilomètres de la station, nos six chefs absents à demi morts de fatigue et de faim.

Cette arrivée produisit une réaction dans nos sentiments. Le bonheur de savoir mes hommes si près de nous, la vue d'Ouledi, la conscience qu'après tout, et malgré la perversité de l'humaine nature, j'avais encore de fidèles compagnons, ... toutes ces impressions me laissèrent quelques instants sans parole.

Puis je contai notre histoire à Ouledi, qui se fit fort de vaincre les dispositions hostiles des Manyouema, et me demanda de ne pas revenir sur le passé : les mauvais jours avaient pris fin, et à l'avenir tout irait pour le mieux.

« Car assurément, cher maître, après la plus longue nuit vient le jour, et pourquoi pas le soleil après nos ténèbres? Rappelle-toi ces longues nuits et ces jours sombres que nous avons endurés ensemble quand nous percions notre route à travers l'Afrique! Et maintenant, que ton cœur se rassure : s'il plaît à Dieu, tous nos tourments vont être oubliés! »

Les coupables, solidement garrottés, furent mis en lieu sûr jusqu'au lendemain. Ouledi, avec ses façons franches et hardies, gagna tout de suite le cœur des chefs manyouema; ils vinrent nous apporter du maïs et nous faire des excuses, que j'agréai. Je fis distribuer le grain à nos gens, et cette journée,

qui avait failli tout perdre, se termina plus heureusement que son sinistre début ne l'avait fait présager.

Les chefs que j'avais envoyés en hérauts annoncer notre approche aux Manyouema ne nous rejoignirent que le dimanche 25. Hagards, blêmes et faibles, n'ayant eu pendant dix-sept jours pour toute nourriture que les maigres produits du désert, ils étaient encore plus humiliés de n'avoir pas réussi. Arrivés sur l'Ibina, qui coule du sud-est, à deux journées de marche de son confluent avec l'Itouri, ils l'avaient suivie jusqu'à l'embouchure; une pirogue trouvée par hasard les transporta sur la rive droite, où ils furent en grand danger de mourir de faim. Par bonheur, Ouledi les rencontra encore à temps et leur indiqua la route d'Ipoto; ils se traînèrent de leur mieux vers notre campement.

Le soir, Sangarameni, l'un des trois lieutenants du grand chef, revint de quelque razzia avec 15 superbes défenses d'éléphants. Il avait pénétré dans l'intérieur à la distance de 20 journées de marche, et aperçu, du haut d'une colline, une contrée découverte et herbue.

J'obtins, ce jour-là, assez de vivres pour distribuer à chacun des miens deux épis de maïs, et mettre de côté deux corbeilles destinées à la troupe de Nelson; mais on ne répondait pas encore à ma demande d'une escouade de secours.

Un de nos hommes avait été blessé à mort d'un coup de zagaie par les Manyouema, qui l'accusaient de voler du maïs dans les champs; un autre, pour le même motif, avait reçu 200 coups de fouet; nous en avions pendu un et fouetté une vingtaine pour vol de munitions. Ah! s'ils avaient voulu seulement raisonner et comprendre, comme la situation eût été autre!

Je les avais conjurés de prendre patience et bon courage, car je ne me tenais pas encore pour battu. « Ce n'étaient pas les Manyouema que je redoutais, mais eux qui préféraient les miettes jetées par ces brigands au salaire que leur vaudraient le travail et la fidélité. Les Manyouema leur donnaient un avant-goût de leur façon de procéder : tant mieux! Mais aujourd'hui les choses allaient prendre une meilleure tournure; les mauvais jours étaient passés. Nous n'avions plus qu'à nous remettre en marche et à fuir la région infestée par ces malandrins; en peu de temps alors, nous deviendrions aussi forts et robustes qu'eux. »



Aussi bien aurais-je pu exhorter les arbres de la forêt, que ces malheureux abrutis par le désespoir.

Les Manyouema m'avaient déjà promis, par trois fois, d'envoyer 80 hommes au secours de Nelson, mais l'arrivée de Sangarameni, divers incidents et malentendus avaient tout empêché.

Le 24 on entendit des coups de fusil de l'autre côté de la rivière, et, sous prétexte qu'ils annonçaient l'arrivée de Kilonga Longa, la caravane de secours ne voulut pas partir.

Ce n'était pas Kilonga Longa qui faisait ainsi parler la poudre, mais les éclaireurs manyouema que, le 2 octobre, nous avions vus au nombre de 15; ils ne rentraient plus que 14, ayant perdu un des leurs, blessé par une flèche. Pendant vingt-quatre jours ils avaient erré à la recherche du sentier, mais, par bonheur pour eux, sans autre charge que leurs armes et leurs vivres. Ceux-ci, bien aménagés, leur avaient duré deux semaines, et, le reste du temps, ils vécurent de champignons et de fruits sauvages.

Ce soir-là, je rédigeai une convention par laquelle les trois chefs s'engageaient :

1° A envoyer 50 hommes au secours du capitaine Nelson et à fournir 400 épis de maïs pour ceux qui les accompagneraient ;

2° A pourvoir aux besoins du capitaine, du docteur Parke et des malades incapables de travailler aux champs, que nous laisserions dans le campement arabe jusqu'à notre retour du lac Albert ;

3° A nous fournir un guide d'Ipoto à l'Ibouiri.

Par contre, l'arrière-garde, à son arrivée, aurait à leur livrer une balle et demie d'étoffes.

Cet acte fut écrit en arabe par Réchid et en anglais par moi; trois hommes nous servirent de témoins.

En échange de quelques objets qui m'appartenaient personnellement, je me procurai 250 épis de maïs pour M. Jephson et le capitaine Nelson. De plus on m'en livra une certaine quantité contre 200 cartouches pour pistolets et deux corbeilles pleines contre un miroir encadré d'ivoire qui faisait partie de mon nécessaire de voyage; je reçus trois volailles pour trois flacons d'eau de rose. J'avais donc réussi à rassembler un millier d'épis de maïs, destinés à ceux qu'on allait secourir et à leurs libérateurs.

Le 26, M. Mounteney Jephson, 40 Zanzibari et 30 esclaves des Manyouema partirent pour le camp de Nelson. Je ne puis mieux faire connaître les incidents de ce voyage qu'en copiant le rapport reçu quelques jours plus tard de notre camarade :

Établissement arabe d'Ipoto, 4 novembre 1887.

Cher monsieur,

Je suis parti le 26 octobre à midi avec 30 Manyouema et 40 Zanzibari. Le soir même, nous traversions l'Itouri et campions à l'atterrage. Le lendemain, je m'achemine dès l'aube; vers midi je retrouve le bivouac auprès duquel nous avions franchi la rivière lorsque nous errions, affamés, à la recherche des Arabes. Les miroirs et flèches marqués sur les arbres pour indiquer aux chefs notre direction étaient encore très visibles. Nous arrivons le soir à un autre de nos campements. Le 28, notre étape en embrasse près de trois des anciennes. Le camp où Feroudji Ali reçut sa blessure mortelle et où nous avons passé trois jours d'angoisse et de famine, présentait un aspect lugubre. J'ai vu sur la route les squelettes de trois des nôtres, morts d'inanition, hideux souvenir des misères récemment endurées!

Le matin du 29 je partis de bonne heure, déterminé à arriver le jour même jusqu'à Nelson. Accompagné d'un seul homme, je me trouvai bientôt très en avant de la troupe. Plus j'approchais du camp, plus grandissait le désir fiévreux de connaître le sort du capitaine; je traverse criques et ruisseaux, marigots et marais, je cours sur ces sentes où nos marinières avaient eu tant de mal à transporter les tranches de l'embarcation; le long du chemin, arbres et buissons défilent rapidement. Toujours des squelettes humains. En descendant la colline au-dessus du bivouac, je n'entends aucun bruit, sauf les gémissements de deux moribonds dans une hutte. Le camp tout entier avait un aspect désert et funèbre. J'arrive à la tente de Nelson; j'approche tout doucement: il y est, assis et tout seul. Nous nous serrons la main, et alors, pauvre camarade! il se détourne pour sangloter, en murmurant qu'il se sent si faible!

Nelson, très changé, paraissait absolument à bout, son regard était fixe; autour de la bouche et des yeux on voyait de profondes rides. Il me raconta son anxiété de voir les jours succéder aux jours sans que personne vint à son aide. Puis il avait fini par nous croire victimes de quelque catastrophe. Il vivait presque exclusivement des fruits et des champignons que ses deux serviteurs lui apportaient de la forêt. Il lui restait, en tout, 5 hommes des 52 que vous lui aviez laissés; les autres avaient déserté ou péri. Il vous en a remis l'état. Je lui ai donné les provisions recueillies pour lui, et sur-le-champ on a fait cuire un des poulets et un peu de gruau; c'est la seule bonne nourriture qu'il eût prise depuis plusieurs jours. J'étais avec lui depuis deux heures quand arrivèrent mes hommes; ils accoururent aussitôt pour le féliciter.

Vous vous rappelez que ses jambes étaient en bien mauvais état quelques jours avant notre départ; à peine s'il est sorti depuis. Il a eu jusqu'à dix ulcères sur le même pied. Maintenant il espérait marcher, mais très lentement.